



Maïka Elkan pour M Le magazine du Monde

Le Monde
5-8-22

A Hô Chi Minh-Ville, l'hôtel Rex, un vétéran du Vietnam

Par [Pierre Sorgue](#)

Reportage « Hôtels particuliers » (3/5). Durant la guerre du Vietnam, ce cinq-étoiles fut investi par les soldats américains, qui y installèrent leur centre d'opération et de propagande. Passé aux mains du régime communiste, le lieu a conservé une aura intacte.

Après l'averse de mousson, la soirée est douce sur le toit-terrasse de l'hôtel Rex. D'ici, les milliers de scooters pétaradant en bas sur la rue Nguyễn-Huê forment une rumeur supportable. Avec sa couronne éclairée au milieu de deux éléphants gris en plastique, ses bambous dans les pots et ses chaises en fer forgé, le bar-restaurant semble d'une autre époque. Du temps peut-être où Hô Chi Minh-Ville s'appelait encore Saïgon.

Les touristes étrangers sont encore peu nombreux après que les frontières ont rouvert, le 15 mars, après le pic de la pandémie. Les Vietnamiens aisés forment la plus grande part de la clientèle. Ce samedi soir de mai, ils dînent en amoureux, partagent un repas entre collègues ou fêtent des anniversaires sur fond de romances espagnoles et de morceaux de techno-pop locale, choisis par deux jeunes femmes DJ.

« La présence des Américains et des journalistes au Rex avant la libération, c'est de l'histoire, donc c'est bon pour le marketing et le business. » Tao Van Nghê, ancien directeur de l'hôtel

Au-dessus de la terrasse brille une enseigne : « Five O'clock Follies » (« les folies de cinq heures »). Titre d'une vieille comédie musicale du début du XX^e siècle, le nom du bar de l'hôtel renvoie au conflit armé qui a détruit le pays entre 1964 et 1975. Les journalistes avaient ainsi surnommé les conférences de presse que l'état-major américain tenait chaque jour au Rex, vers 17 heures. Une manière de moquer ces briefings qui alignaient les demi-vérités et les faits soigneusement sélectionnés, pour donner l'impression que les Etats-Unis gagnaient la guerre. Depuis, l'expression a fait florès dans les médias anglo-saxons, qu'il s'agisse de critiquer la véracité des informations officielles sur la première guerre du Golfe ou les sorties de Donald Trump estimant la pandémie de Covid-19 « *very much under control* » (« *très largement sous contrôle* »).

Les vœux pieux de l'armée américaine

Contrairement à ce qu'ont affirmé certains articles, ces « Follies » ne se tenaient pas sur le toit, mais au rez-de-chaussée. Même s'il fut induit en erreur par Internet qui colporte cette fausse information, Tao Van Nghê, directeur de l'hôtel de 2010 à 2015, est fier d'avoir exhumé l'expression pour baptiser le bar – et même un cocktail. « *La présence des Américains et des journalistes au Rex avant la libération* [le

30 avril 1975], *c'est de l'histoire, donc c'est bon pour le marketing et le business* », lance-t-il, l'œil souriant derrière ses lunettes cerclées de fer, dans un café du centre-ville.

« Ce n'était pas au Rex que vous aviez des infos valables, on en apprenait plus au café Givral, en face. Un bon journaliste ne passait pas son temps ici. » Jean-Claude Pomonti, journaliste français

Cette cité, qui a su très vite transformer les horreurs du conflit en produits marketing, a fait de l'Apocalypse Now l'un de ses clubs les plus célèbres. Aujourd'hui, les 286 chambres du Rex offrent tout le confort d'un cinq-étoiles dans une décoration délicieusement surannée, le personnel est aussi diligent que discret. Les touristes vietnamiens aiment y venir pour le buffet asiatique du petit déjeuner, sans forcément s'imaginer que des soldats américains occupaient ce même endroit il y a cinquante ans.

Chaque fin d'après-midi, entre 1965 et 1969, des journalistes de toutes les nationalités rejoignaient la vaste salle de deux cents places de l'hôtel. Juchés sur une estrade, un officier américain et un responsable de l'ambassade des Etats-Unis énuméraient les batailles, grandes ou petites, détaillaient les combats puis tenaient le *body count*, décompte quotidien des pertes ennemies, civils inclus. Leurs informations alimentaient les agences de presse du monde entier, mais étaient souvent contredites par les reporters sur le terrain.

« A les entendre, nous étions toujours sur le point de gagner la guerre, tout revers était temporaire, se souvient le journaliste américain H.D.S. Greenway, envoyé spécial du *Time*. Ils ne mentaient peut-être pas, mais nous invitaient à adhérer à leurs vœux pieux. » Jean-Claude Pomonti, qui travaillait pour *Le Monde*, n'attendait pas grand-chose de ces points presse : « Ce n'était pas là que vous aviez des infos valables, on en apprenait plus au café Givral, en face. Un bon journaliste ne passait pas son temps ici. »

Pourtant, beaucoup ont en tête le souvenir de Joe Fried, du *New York Daily News*, grande gueule de ces *Five O'clock Follies* qui, dit-on, quitta très rarement Saïgon en neuf ans et s'en tenait à des interviews de soldats dans les aéroports, afin de ne pas courir de risques, mais qui révéla pourtant, grâce à des fuites, que l'aviation américaine arrosait la piste Hô Chi Minh – la ligne de ravitaillement entre le Nord et le Sud – de défoliant, le tristement célèbre agent orange.

« Good Morning Vietnam ! »

Construit à partir de 1959, le bâtiment du Rex reflète le boom économique du Sud-Vietnam, soutenu par les Etats-Unis, face à l'« *expansion communiste* » du Vietminh, au nord, et à la guérilla du Front national de libération (Vietcong), au sud. Il appartient alors à l'entrepreneur Nguyen Phuc Ung Thi, descendant de la dynastie impériale de Huê, et à son épouse, Nguyen Thi Nguyet Nga. Ils ont acheté les beaux établissements Bainier, concessionnaire Citroën puis Mobylette, pour les remplacer par un immeuble à l'architecture moderniste.

« Mes camarades de chambrée n'en revenaient pas d'être dans un hôtel de luxe et n'avaient même pas idée de ce qu'était un bidet... » Jack van Ommen, ancien soldat américain

A deux pas de l'hôtel de ville néorenaissance, bâti au temps de la colonisation française, le Rex prévoit d'offrir cent chambres, une galerie marchande et un cinéma. L'écrivaine Nguyen Thi Hoang avait alors une vingtaine d'années (elle fera scandale en 1964 avec son roman dont le titre peut être traduit par « L'embrassade d'un lycéen »). « Avec le premier Escalator de la ville, son beau cinéma aux guichets vitrés, où la jeunesse dorée pouvait voir les films sortis en Occident, le Rex représentait la modernité. Il était resplendissant, comme la ville à l'époque », raconte cette dame fluette sous son large chapeau, comme tombée du ciel dans cette pâtisserie de l'un des nombreux centres commerciaux qui parsèment la ville d'aujourd'hui.

L'hôtel n'est pas encore achevé, en décembre 1961, qu'il est déjà loué pour abriter 400 soldats américains. Jack van Ommen a fait partie d'un bataillon de transport hélicoptère logé au Rex : « Mes camarades de chambrée n'en revenaient pas d'être dans un hôtel de luxe et n'avaient même pas idée de ce qu'était un bidet... » Le Rex héberge aussi les premières émissions de la radio des forces armées, censées soutenir le moral des troupes américaines à coups d'infos complaisantes, de country et de

rock'n'roll. Son animateur, Adrian Cronauer, incarné au cinéma par Robin Williams, deviendra célèbre par son cri matinal : « *Good Morning Vietnam !* »

« Un menteur déterminé et brillant »

A peine débarqués au Vietnam, les journalistes passent entre les sacs de sable et les policiers militaires qui gardent l'entrée de l'hôtel pour obtenir une carte d'accréditation. Bien avant les journalistes *embedded* et cornaqués de la guerre en Irak, « *la carte permettait de grimper dans les avions, les hélicos, les véhicules amphibies... Un sésame pour risquer sa peau, sans que quiconque ne vous empêche de le faire* », explique Jon Randal, ancien journaliste du *Washington Post*. « *Elle permettait aussi d'accéder aux installations militaires, aux clubs des officiers, aux PX [magasins de l'armée] et même au service postal pour récupérer votre courrier au Rex* », complète Don Kirk, qui couvrait tous les conflits de la péninsule indochinoise pour le *Chicago Tribune*.

Le plus vaste des bureaux est occupé par Barry Zorthian. Ancien officier de marine puis dirigeant de la radio Voice of America (« la voix de l'Amérique »), il est le chef d'orchestre de la politique de communication, adoué par le président Lyndon B. Johnson. « *Peu de décisions américaines majeures sont prises à Saïgon sans son approbation* », écrit le magazine *Life* en 1967. Amateur de poker et de Martini partagés avec les reporters, *c'est « la personne à voir pour vous faciliter un projet spécial de reportage »*, raconte Jon Swain, alors envoyé pour l'AFP, puis le *Sunday Times*.

« Johnson a ordonné la mise en place d'une vaste bureaucratie de contrôle de l'information ancrée à l'hôtel Rex. Un formidable appareil de propagande malgré lequel les journalistes ont cherché à montrer toute la responsabilité du gouvernement américain. » Peter Arnett, journaliste américain

Au cours d'une conférence en 1981 sur la guerre du Vietnam, la journaliste du *New York Times* Gloria Emerson qualifiera pour sa part Barry Zorthian de « *menteur déterminé et brillant* ». C'est qu'il devait « *à la fois fournir aux reporters un soutien pour couvrir la guerre la moins censurée de l'histoire moderne et, en même temps, limiter les dommages que cette ouverture pouvait entraîner* », analyse, de son domicile californien, Peter Arnett, l'un des plus célèbres reporters de cette époque.

Arrivé à Saïgon dès 1962, le futur Prix Pulitzer 1966 et reporter star de CNN aura tout couvert du conflit, des manifestations bouddhistes à la chute de Saïgon, en passant par les champs de bataille. Souvent, ses articles ont agacé l'état-major, à commencer par Barry Zorthian. « *Johnson a ordonné la mise en place d'une vaste bureaucratie de contrôle de l'information ancrée à l'hôtel Rex*, explique Arnett. *Un formidable appareil de propagande malgré lequel les journalistes ont cherché à montrer toute la responsabilité du gouvernement américain.* »

En 1968, le hiatus se creuse entre le discours officiel et les journalistes. Le 30 janvier, lors de la fête du Têt, le Nouvel An vietnamien, les combattants du Vietcong attaquent Saïgon, siège de l'ambassade des Etats-Unis, et les villes du pays, dont Huê, la capitale impériale, où 2 500 à 3 500 habitants sont massacrés par les communistes. L'offensive du Têt est un lourd échec militaire pour le Vietcong, mais entame un peu plus la crédibilité de la stratégie américaine.

Lors de l'été 1968, les services de sécurité du Rex sont sur les dents : des renseignements ont évoqué un prochain attentat du Vietcong. Le 27 juillet, c'est en réalité un incendie accidentel dans le système d'air conditionné qui menace d'intoxiquer les clients. « *Plusieurs centaines d'officiers vivant dans l'hôtel Rex ont reçu l'ordre de quitter les lieux* », note l'envoyé du *New York Times*.

« Ça puait la corruption »

En 1969, les *Five O'clock Follies* abandonnent à leur tour le Rex pour prendre place, de l'autre côté de la rue, au sein du Centre national de la presse du Sud-Vietnam. Comme un reflet de la « *vietnamisation* » du conflit souhaitée par le président américain Richard Nixon, afin de désengager ses troupes tout en finançant le régime. Le premier étage de l'hôtel est la tour de contrôle de la propagande et lance des opérations psychologiques, ou *psy-ops*, destinées à « *gagner les cœurs et les esprits* » de la population rurale. « *Environ 200 Américains et Vietnamiens y travaillaient, rédacteurs, traducteurs, logisticiens...* », raconte John Reid, un ancien de l'Agence d'information des Etats-Unis (USIA).



La terrasse du Rex, à Hô Chi Minh-Ville, le 27 juin 2022, surplombée de l'enseigne du bar de l'hôtel, « Five O'clock Follies » (« les folies de cinq heures »). C'est ainsi que les journalistes couvrant la guerre du Vietnam avaient baptisé les conférences de presse de l'armée américaine qui se tenaient alors au rez-de-chaussée. MAIKA ELKAN POUR M LE MAGAZINE DU MONDE

En sept ans, des milliards de tracts, d'affiches, de journaux, brochures et bandes dessinées ont inondé le Sud, détaille l'ancien militaire Robert W. Chandler dans *War of Ideas : The U.S. propaganda campaign in Vietnam* (Routledge, 1981). Des avions survolent la jungle communiste en diffusant des appels à la désertion. Ces opérations désespèrent toutefois les agents civils américains engagés sur le terrain dans des missions de santé ou d'éducation, qui sont aussi des opérations de renseignements. « *J'avais le sentiment très désagréable que les gens qui traînaient au Rex vivaient dans un monde différent* », rapporte Bruce Kinsey, présent dans la campagne et à Saïgon entre 1968 et 1970.

Frank Scotton fut impliqué dès 1962 avec l'USIA dans les missions de propagande et de renseignements, avant de prendre brièvement la direction adjointe du Bureau conjoint des affaires publiques des Etats-Unis : « *Je suis peu resté dans l'univers du Rex, je n'aimais pas l'environnement de Saïgon. Ça puait la corruption, toutes nationalités et professions confondues.* »

Comme dans le Kentucky

L'hôtel est aussi un lieu où les militaires se détendent entre deux opérations. Les trois étages supérieurs sont réservés aux officiers qui ont droit à quelques jours de récupération. Le bar-restaurant de la terrasse, lui, est réservé aux gradés célibataires. Et, pendant que Frank Scotton « œuvre » quelque part au sud du Mékong, son épouse, la belle Kim Vui, une Vietnamiennne du Sud, chanteuse et actrice renommée, se produit sur la terrasse du Rex, où elle susurre « *I Left My Heart in San Francisco* » ou « *I Can't Stop Loving You* » aux soldats nostalgiques.

« Le meilleur du Rex était le Saturday Night Special avec un steak-frites plus un film. Je me rappelle avoir savouré mon repas en regardant Dustin Hoffman dans *Le Lauréat*, alors que l'on entendait les battements des hélicoptères et que les fusées illuminaient le ciel. » Ken Smith, ancien conseiller militaire

La plupart des journalistes préfèrent les hôtels Caravelle ou Continental, mais, quand Nik Wheeler revient à Saïgon après avoir photographié les morts et les destructions pour l'agence de presse United Press International, il grimpe au dernier étage du Rex et apprécie « *la petite piscine, un endroit à l'écart du trafic, avec une belle vue sur la ville* ». Le restaurant est bon marché et l'on paye en MPC (*military payment certificates*, une monnaie militaire) la bière, la viande grillée, le maïs et la tarte aux pommes comme dans le Kentucky.

« *Mais le meilleur du Rex était le Saturday Night Special avec un steak-frites plus un film projeté sur l'écran dressé sous le ciel nocturne* », raconte Ken Smith, l'un des « conseillers » à la fois civils et militaires. « *Je me rappelle avoir savouré mon repas en regardant Dustin Hoffman dans Le Lauréat, alors que l'on entendait les battements des hélicoptères et que les fusées illuminaient le ciel de l'autre côté du fleuve.* »

Les adieux aux Follies

Tout change après les accords de Paris, en 1973. Ils auraient dû amorcer un début de paix, avec le retrait par les Etats-Unis de la majorité de leurs troupes. Un article du *Time* annonce « *Les adieux aux Follies* ». Il cite le dernier porte-parole militaire, qui les compare à un autre spectacle de Broadway : « *On n'a peut-être pas été parfaits, mais on a tenu plus longtemps qu'un violon sur le toit.* »

« Un membre du gouvernement a annoncé à mon père son emprisonnement imminent. Mais, s'il signait un document pour céder l'hôtel, il aurait droit à deux billets d'avion pour l'Europe. Il a signé et nous sommes partis en France. » Thi-Nga, fille des anciens propriétaires du Rex

Ung-Thi et son épouse reprennent possession du Rex, mais aussi de l'Hôtel Dai Nam, où étaient hébergés les soldats du rang, et d'une villa qu'ils louaient aux généraux. Ils rénovent l'hôtel, achètent du marbre pour le lobby, ouvrent la galerie marchande, le dancing et deux autres petites salles de cinéma. L'une de leurs enfants, âgée de 9 ans, accompagne sa mère qui en supervise la décoration et le design.

« *Mes parents voulaient juste redonner sa fierté à la ville* », assure celle qui se présente comme la « *princesse Thi-Nga* », depuis sa résidence de Miami. « *Mon père était un industriel qui avait créé la première usine métallurgique puis la première entreprise d'eau minérale. Membres de la famille impériale, mes parents ne faisaient pas de politique. Ils avaient loué aux Américains les espaces dont ils avaient besoin, cela n'avait rien d'idéologique.* »

Quand les soldats de Hanoï perchés sur leurs chars soviétiques entrent dans Saïgon, le 30 avril 1975, Thi-Nga est seule avec son père, Ung-Thi. Sa mère, ses frères et sœurs sont en Europe. « *Mon père avait fait le choix de rester, il ne voulait pas abandonner le navire* », estime Thi-Nga. Quand des villas voisines à la leur sont pulvérisées par les roquettes, Ung-Thi et sa fille se réfugient dans une suite au premier étage du Rex.

L'armée populaire vietnamienne prend la ville, sa victoire marque la fin de la guerre du Vietnam. Mais, à Saïgon, beaucoup d'habitants acceptent mal ce nouveau pouvoir venu du Nord. D'ailleurs, le 7 juillet, racontent Brigitte Friang et Huynh Tran Duc dans leur livre *La Mousson de la liberté* (Plon, 1976), « *deux bo dois [soldats du Vietminh] ont été poignardés en pleine séance du cinéma Mini-Rex (...) Sur leur cadavre, une affiche portait cette inscription : "Nous ne voulons pas de votre révolution."* »

Confisqué par le régime communiste

En 1976, Saïgon devient Hô Chi Minh-Ville, le Comité populaire s'empare du Rex, rebaptisé Ben Thanh Hotel par Saigontourist, l'agence gouvernementale. Le jeune Dao Huu Loan a été dépêché du Nord pour en prendre la direction adjointe. Il y restera vingt-cinq ans. Ce soir de mai, assis à la terrasse du Five O'clock Follies, le retraité de 80 ans sourit quand on l'interroge sur la manière dont l'hôtel est passé aux mains de l'Etat : « *Monsieur Ung-Thi aimait son pays et a voulu donner son entreprise au gouvernement avant de partir en France...* »

Sa fille Thi-Nga n'a pas gardé le même souvenir : « *Un membre du gouvernement a annoncé à mon père son emprisonnement imminent. Mais, s'il signait un document pour céder l'hôtel, il aurait droit à*

deux billets d'avion pour l'Europe. Il a signé et nous sommes partis en France. Tous nos biens au Vietnam, dont le Rex, ont été officiellement confisqués deux ans plus tard. »

Le visionnage de cette vidéo est susceptible d'entraîner un dépôt de cookies de la part de l'opérateur de la plate-forme vidéo vers laquelle vous serez dirigé(e). Compte-tenu du refus du dépôt de cookies que vous avez exprimé, afin de respecter votre choix, nous avons bloqué la lecture de cette vidéo. Si vous souhaitez continuer et lire la vidéo, vous devez nous donner votre accord en cliquant sur le bouton ci-dessous.

Le pouvoir politique a désormais changé, et Hanoï, au nord, devient la capitale. Au Rex logent les experts en tout genre (ingénieurs, médecins, agronomes...) du bloc de l'Est comme des communistes cubains venus soutenir le pays ruiné. Pour les divertir, la direction embauche une dizaine de musiciens capables de jouer des airs occidentaux. Pour My Duyệt (un pseudonyme, elle a requis l'anonymat), violoniste alors âgée de 20 ans, « *ce salaire était un privilège alors que tout le monde était au chômage, que le riz et la viande étaient rationnés et qu'il fallait se débrouiller en faisant du marché noir* ». Dans le night-club du premier étage, elle enchaîne jazz, tangos et ritournelles, ainsi que des chansons russes et des mambos pour les camarades cubains.

La perestroïka vietnamienne

My Duyệt joue toujours au Rex en 1986, lorsqu'un millier d'invités, dont une centaine de journalistes étrangers, assistent à la conférence de Nguyen Van Linh, le secrétaire général du parti, venu lancer la perestroïka en version vietnamienne. Dao Huu Loan a fait installer six cabines de traduction simultanée : « *L'annonce de la do moi [le "renouveau"] et des réformes économiques était très importante pour le pays, donc pour l'hôtel* », dit l'ancien directeur avec gravité. Signe des temps, l'Hôtel Ben Than redevient le Rex et retrouve sa couronne bien peu marxiste posée sous le drapeau rouge et l'étoile jaune. Le Vietnam a besoin des touristes, les premiers Américains, de retour en 1987, choisissent le Rex.



La terrasse de l'hôtel, décorée d'une couronne dorée devenue le symbole du lieu. MAIKA ELKAN
POUR M LE MAGAZINE DU MONDE

En avril 2000, à l'occasion des célébrations du 25^e anniversaire de la prise de Saïgon, d'anciens correspondants se retrouvent au restaurant du Rex pour évoquer leurs années de *Follies*. Mais, au même

moment, dans le lobby de l'hôtel, le sénateur John McCain, ancien soldat, fait prisonnier puis torturé par le Vietminh, avant d'être un artisan du rapprochement avec le Vietnam, répond à CNN : « *Je pense que les mauvais gars ont gagné (...), qu'ils ont perdu des millions de leurs meilleurs éléments partis par bateau (...) exécutés (...) placés en camps de rééducation.* » En deux minutes, le sénateur menace de ruiner quinze ans de rapprochement diplomatique.

Mais le président Bill Clinton et son épouse, Hillary, se rendront néanmoins à Hanoï quelques semaines plus tard. Il n'y a pas de photo de John McCain parmi celles des hôtes prestigieux exposées dans le restaurant en plein air, mais trois de John Kerry. L'ancien secrétaire d'Etat, qui prépara la visite dans le pays du président Obama en 2016, est souvent venu au Rex. Il y a raconté ses soirées alors qu'il commandait un bateau patrouilleur sur le Mékong en 1968 et en 1969.

« *Je ne peux décrire à quel point c'était bizarre d'être assis sur le toit d'un hôtel, buvant une bière pendant que, tout autour de vous, vous pouviez voir et entendre les bruits d'une guerre* », rapporte l'AFP en 2013. Le 28 avril 2016, il lance au Rex : « *C'était littéralement surréaliste, une sorte d'oasis dans une zone de guerre.* » Ce jour-là, il était venu saluer la création de l'université Fulbright, une structure privée censée être un havre de liberté d'expression dans un Etat à parti unique, qui censure les médias.

Le paradoxe du Rex

Car c'est aussi cela, le paradoxe du Rex : ce lieu où la parole a été si longtemps contrôlée sert aussi, parfois, à adresser des messages indirects aux apparatchiks du Parti communiste vietnamien. Entre 2008 et 2018, les esprits réformateurs de la prestigieuse fondation Phan Chau Trinh y ont ainsi organisé des remises de prix pour des chercheurs, des entrepreneurs, des artistes ou des écrivains.

« *C'était grandiose et le cadre du Rex y contribuait, mais c'était aussi un moyen de célébrer l'indépendance et l'esprit critique à deux pas du Comité populaire* », souligne Bui Trân Phuong, - historienne francophone, primée pour avoir été la rectrice de l'université Hoa Sen, structure privée à but non lucratif, à Hô Chi Minh-Ville. Elle n'a toujours pas compris pourquoi l'hôtel a accepté d'héberger ce genre d'événements.

Aujourd'hui, le cinéma a disparu, le rez-de-chaussée du Rex est une galerie marchande qui concentre les marques du luxe international. L'hôtel accueille régulièrement les délégations diplomatiques invitées par le Comité populaire. Le 18 mai, en visite officielle, la présidente grecque, Ekaterini Sakellaropoulou, y résidait, après avoir déposé une gerbe devant la grande statue de Hô Chi Minh, dont on célébrait la naissance (le 19 mai 1890).

Toute la journée, au pied de l'hôtel, des délégations étaient venues fleurir le héros. Mais le soir, de la terrasse, on entendait les jeunes du pub d'en face hurler en chœur les paroles de *Can't Take My Eyes Off of You*. La chanson interprétée par Frankie Valli en 1967, celle qu'écoutent trois amis américains la veille de leur départ à la guerre [dans le film de Michael Cimino, *Voyage au bout de l'enfer*](#).